Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 32

Artikel: Travail
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225372

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausannois, c'est une chose toute naturelle, mais pour l'étranger en séjour, c'est un spectacle des plus pittoresques. Au lieu d'être concentré dans des halles, comme dans les grandes villes, le marché de Lausanne se tient dans une enfilade de rues, places et placettes, comprenant à peu près le centre de la ville.

Dès six à sept heures du matin, les maraîchers, les cultivateurs des environs, les marchands forains et bricoleurs de tous genres sont venus s'installer sur le pavé même, aux places marquées, le long des trottoirs, ou alors sur des étalages mobiles. Chaque genre de marchandise a sa rue, sa place pour ainsi dire attitrée et la ménagère sait d'avance où elle trouvera tel ou tel produit. C'est ainsi que les fruits du Midi sont parqués le long de la rue Centrale, place Pépinet et bas du Grand St-Jean, tandis que tous les légumes que le sol produit sont étalés dans des paniers, depuis la rue de Bourg jusqu'à la Riponne et à la rue Neuve, en passant par les rues de Saint-François, du Pont, la Madeleine, rue et place Pépinet, la Louve et Grand Saint-Jean.

Sur la Riponne, tout ce qui peut satisfaire les estomacs affamés et réjouir les fins becs se trouve réuni sur les bancs des charcutiers, bouchers, marchands de fromages et de tommes savoureuses, sans oublier la volaille et les tripes. En un mot, tout ce qui contribue à volatiliser les pièces de cent sous dans le porte-monnaie de la ménagère. Le dessert et la friandise vous tentent au haut de la Madeleine, sous forme de « taillé » aux greubons, de tranches de gâteaux, de salées au fromage, de pain levé, etc. Les petits fruits des bois, les champignons et la précieuse morille sont placés sous le contrôle vigilant d'un agent-spécialiste, au bas du Chemin-Neuf.

Les grosses provisions de pommes de terre, de pommes et autres fruits, de choux, etc., sont amenées sur des chars, par les paysans et c'est là que s'approvisionnent les hôtels, pensions et grands restaurants. C'est sur la Riponne également que se trouvent les étalagistes ambulants qui offrent, dans un mélange pittoresque, tout ce dont la ménagère peut avoir besoin, dans la mercerie, bonneterie, chaussures, toilerie, tissus, rubans et dentelles, poterie hétéroclite, ustensiles de ménage, etc.

N'oublions pas le paradis du bouquiniste, installé sur trois rangées de bancs, au bas des escaliers de l'Université. Il n'y a pas d'endroit plus propice pour un flâneur, de faire des études de physionomie, en observant tout ce petit monde qui fouine, feuillette et remue, ce dépotoir de tant de littérature, bonne, médiocre ou franchement mauvaise. Ce vieux monsieur à lunettes et barbe blanche retourne patiemment, volume après volume, ces piles de bouquins, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'exemplaire rare qu'il cherche depuis des mois et qu'il sera heureux de payer dix sous au vendeur indifférent. Et les étudiants à bourse plutôt plate qui espèrent dénicher dans ce fouillis un exemplaire d'un auteur classique dont ils ont besoin pour leurs études ! Cet adolescent qui, sans en avoir l'air, cherche dans les éditions à bon marché une histoire d'amours exotiques qu'il dévorera en cachette ! Et l'écolier qui, avec deux sous, espère trouver des récits émouvants de Gustave Aymard dont il rêvera pendant les heures d'école !

La Riponne, un jour de marché, c'est le bric-à-brac, le coin des «occasions uniques», le «Marché aux puces» à l'instar de Paris. Il est rare que l'on y ait passé sans avoir trouvé « presque pour rien » quelque chose, ne serait-ce qu'une paire de boutons de manchettes ou un chapeau de paille défraîchi pour le jardin.

Tout en parcourant le marché, le long des rues et places, que d'occasions, pour un observateur qui a du temps à perdre, de glâner, ci et là, des bribes de conversations ou d'écouter les boniments des vendeurs !

— Eh, bonjour, Madame Blanc ! Il y a une éternité qu'on ne s'est pas vu. Avez-vous déménagé, maintenant ? Nous, on a pris un appartement moderne, avec tout le confort, dévaloir, etc. Avec ces propriétaires qui ne veulent pas faire la moindre réparation ! Et votre cadette qui a communié à Pâques, vous l'avez envoyée en Suisse allemande ou quoi ?

— Quelle horreur ! Déjà 11 heures et nous qu'on reste là à « batoiller » ! Au revoir, Madame Blanc ! Au revoir, Madame Regamey. Bien des choses chez vous !

Ici, une « Dame » — ne pas confondre avec « ménagère » — marchande un chou.

— Combien ?

— C'est vingt-cinq, ma bonne dame. Voyez, il est dur et ferme ; il rendra bien.

— Vingt-cinq ? Ne vous gênez pas ! Un légume qui pousse tout seul ! Je vous en donne quinze.

La marchande, pour ne pas le ramener à la maison :

— Va pour quinze ! en pensant en elle-même: quelle vieille chipie !

Sur la Palud, un bonhomme, l'air d'un retraité :

— Combien les œufs ?

— C'est 1 fr. 30, mossieur. Mais, c'est tout frais pondu de ce matin, vous savez !

— Ils sont bien petits, pour 1 fr. 30. Je veux bien les payer ce prix, mais je veux les choisir. Avez-vous des poules noires ?

— Oui, on en a, mais comment voulez-vous les reconnaître, vos œufs de poules noires ?

— Ne vous en faites pas, madame ; je les connais et c'est pour cela que je veux les choisir moi-même.

Après avoir fait son choix, pendant que la vendeuse causait à sa voisine, notre bonhomme paie et emporte ses œufs. Mais la bonne femme, après le départ de cet acheteur, constate qu'il a choisi les plus gros, tout bonnement.

— Quel charrette de gaillard ! Qu'il y revienne seulement, avec son truc de poules noires. Il sera bien reçu ! *Frédy.*

Travail. — Le locataire. — Monsieur, je suis au regret, car il n'est pas dans mon habitude de me plaindre des voisins. Mais, réellement, ceux du dessus sont intolérables. Hier, jusqu'à deux heures du matin, ils n'ont pas arrêté de sauter, de piétiner et de remuer des choses lourdes sur le parquet.

Le propriétaire. — Et, naturellement, vous n'avez pas pu dormir ?

Le locataire. — C'est-à-dire que je travaillais et qu'ils m'ont dérangé dans mon travail.

Le propriétaire. — Diable ! Et que faisiez-vous ?

Le locataire. — Comme chaque soir, monsieur, des exercices sur mon saxophone...

UN INGRAT

VOILA un homme qui a de l'aplomb ! murmura Serviet en lisant la carte que lui tendait lui tendait le garçon de bureau. Vous êtes sûr, continua-t-il, que c'est à moi qu'il désire parler ?

— Oui, monsieur.

— A moi personnellement ? ou bien vient-il pour affaires concernant l'administration ?

— Pour affaires personnelles à monsieur, je le lui ai demandé.

— Voyons, c'est un homme de cinquante ans environ ?

— A peu près.

— Portant toute sa barbe ? Large d'épaules ?

— Oui.

— Et un binocle ?... c'est bien lui. Que diable peut-il bien me vouloir ? Introduisez-le.

Serviet, qui était à l'ordinaire d'une humeur nonchalante et paisible, et qui menait aujourd'hui la vie pacifique d'un employé dans une compagnie d'assurances, ne gardait de toute sa carrière qu'un mauvais souvenir. Quand un incident quelconque ou un hasard de mémoire lui rappelait le nom de Nicolas Rajon, ses mains se crispaient machinalement. C'était un agent d'affaires véreux, auquel il avait eu plusieurs fois recours pour des emprunts, à l'époque où il n'avait que des ressources précaires ; et ce Rajon l'avait poursuivi, traqué, avec un acharnement incroyable, sans même lui donner ces répits que les pires usuriers eux-mêmes accordent à leurs clients. Le nom de Rajon était mêlé à tous les événements néfastes de la vie de Serviet : à une saisie de son mobilier, suivie d'une vente, à une brouille avec sa famille, à un mariage avantageux manqué au dernier moment. Nicolas Rajon, en toutes circonstances, ne s'était pas conduit seulement comme un créancier farouche, mais comme un ennemi impitoyable.

Et pendant que le garçon de bureau poussait la porte, Serviet songeait :

« Si je n'étais pas si sûr de ne plus rien lui devoir, je crois que j'aurai peur ! »

Nicolas Rajon se présenta d'un air timide, tournant son chapeau entre ses doigts et regardant de côté. Physiquement, il n'avait guère changé depuis sept ou huit ans que Serviet ne le fréquentait plus, mais il lui avait laissé, pourtant dans l'œil, une autre impression: celle d'un homme remuant sans cesse les bras et les jambes ; bavard, criard et agressif. Le Rajon, au contraire, qui était là, devant son bureau, se tenant presque avec humilité et cherchant par où commencer son discours, était un Rajon amorti et penaud, et d'une attitude tellement inoffensive que Serviet en ressentait une sorte de plaisir vague.

— Asseyez-vous donc, monsieur Rajon, dit-il poliment.

Rajon balbutia :

— Merci, monsieur Serviet, vous êtes bien aimable.

Et il se hasarda à demander :

— Cela va-t-il, les affaires, monsieur Serviet ?

— Et les vôtres, sont-elles toujours aussi brillantes que de mon temps ?

— Comment brillantes ? s'écria Rajon, mais vous ne savez donc pas ?... on ne vous l'a donc pas dit ?...

— Non. Quoi ?

— Mais, mon pauvre monsieur Serviet, j'ai été dévoré, positivement dévoré par mes cranciers... Mes affaires avaient fini par mal tourner... Mon cabinet a été vendu... il y a cinq ans de cela, et depuis cinq ans je vis je ne sais comme... Tout le monde m'est tombé dessus... j'avais encore quelques clients qui me devaient des sommes, mais c'est une fatalité... impossible de leur tirer un centime. Ah ! les gens qui payent deviennent rudement rares !

— Et les amis? Vous n'aviez donc pas d'amis?

— Vous me croirez si vous voulez, monsieur Serviet. J'ai été dur quelquefois, mais quelquefois aussi j'ai rendu des services à des personnes... Eh bien ! je peux m'adresser maintenant à ces personnes-là, elles me reçoivent comme un chien. Alors vous ne savez pas ce que je me suis dit ? Je me suis dit : Puisque les gens que tu as protégés te tournent le dos, essaie des autres. Ils n'ont peut-être pas de rancune. Et j'ai pensé à vous, monsieur Serviet.

Serviet se leva ébahi :

— A moi ? Pourquoi faire, monsieur Rajon ?

Rajon baissa les yeux.

— Pour me prêter un louis, monsieur Serviet ou, cent sous, ma parole d'honneur je n'ai pas déjeuné ce matin.

Depuis les premières paroles de l'usurier, Serviet ne ressentait plus aucune trace de ces anciens ressentiments. A cette vue, il fut, sinon ému, du moins étonné ; mais, en mettant la main à la poche, il ne put s'empêcher de faire un peu de morale. D'ailleurs Rajon lui en fournissait l'occasion, sans se ménager.

— Je n'ai pas toujours été très convenable avec vous, monsieur Serviet, je ne me le dissimule pas; allez. Je vous ai fait du tort... 'jai été dur.

— Vous rappelez-vous, Rajon, que vous m'avez fait saisir ?

— Hé ! oui !

— Et vendre mes meubles à l'encan sous la Grenette ?

Rajon soupira :

— En 18..., c'était le bon temps.

— Je ne parle pas, continua Serviet, de ce mariage que j'ai manqué par le fait de vos calomnies...